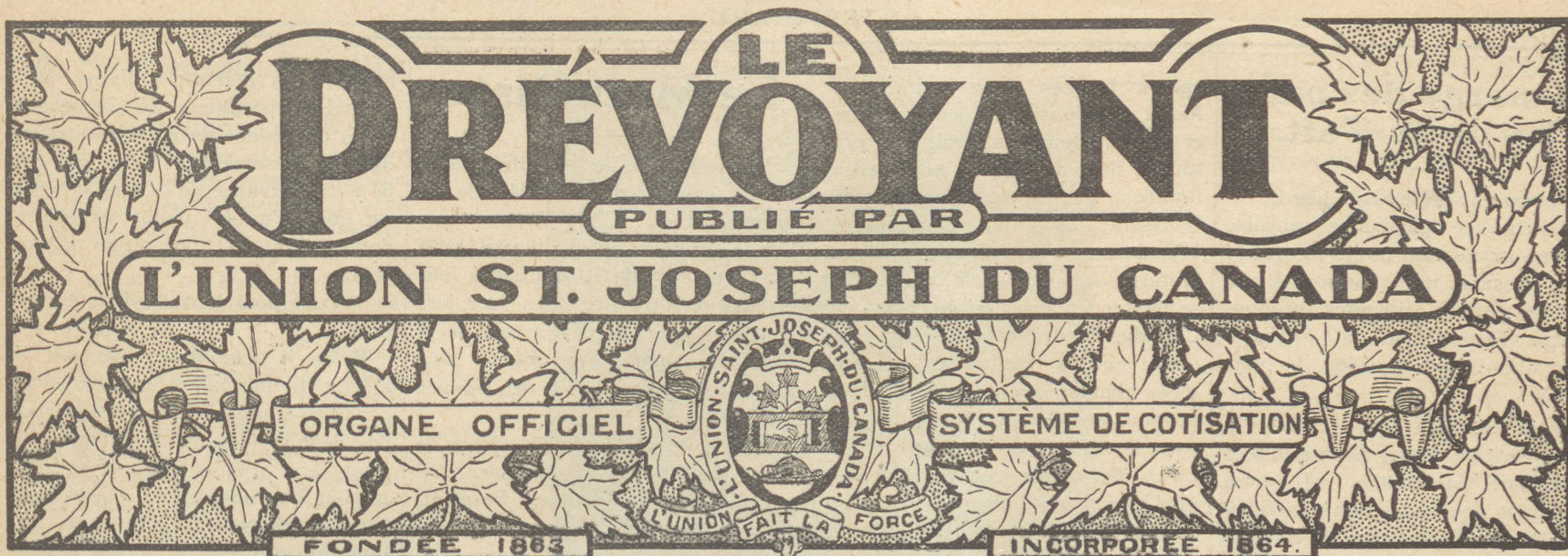




VOLUME XIV.—No. 10.

OTTAWA, ONT., AOÛT 1909

Abonnement \$1.00 par an

Les Canadiens-français et Ontario.

Entre la province de Québec, château fort de la race canadienne-française en Amérique, et les provinces de l'Ouest, envahies par des éléments hétérogènes, la province d'Ontario sert d'intermédiaire aux échanges commerciaux et aux échanges d'idées. Sans elle, le démembrement du Canada serait chose inévitable. Il y a si loin de la côte du Pacifique à celle de l'Atlantique! Les intérêts de l'Est ne sont pas toujours ceux de l'Ouest. La Colombie Britannique en face de l'Asie, et les provinces maritimes et de Québec regardant l'Europe, ne peuvent être animées des mêmes sentiments. Preuve: récemment encore la question de l'immigration asiatique a failli transformer les montagnes Rocheuses en une frontière entre le Canada et sa plus riche province. De même, le Manitoba, la Saskatchewan et l'Alberta n'auraient pratiquement rien de commun avec l'Est canadien, si une politique sage n'avait dirigé le commerce vers l'Atlantique par un réseau transcontinental et par l'amélioration de la route du Saint-Laurent. Et, il ressort de là, que la province d'Ontario tient la balance entre l'Est où l'influence française prédomine et l'Ouest où l'américanisme, le génie anglais et l'esprit particulier à cent races diverses travaillent à se fondre en un tout. Conclusion: il importe aux Canadiens-français de se mettre sur un pied d'égalité avec leurs compatriotes de langue anglaise dans Ontario, s'ils veulent que le Canada reste grand, uni, fort, habité par des races différentes il est vrai, mais par des races rivalisant d'ambition à façonner la grandeur de leur patrie, par des

racés vivant dans la parfaite harmonie qui résulte du respect mutuel de leurs droits et de l'accomplissement intégral de leurs devoirs.

Ontario, c'est la clé de la situation. Jeter un regard sur la carte géographique, c'est s'en convaincre. La province qui s'étend des grands lacs à la Baie d'Hudson est, et sera encore davantage après le recul de sa frontière du nord-ouest, le lien qui unit des éléments disparates, et qui ne pourra les unir effectivement qu'en autant qu'elle leur empruntera à chacun leurs caractères distinctifs. Bref, il faut que l'influence française devienne égale à l'influence anglaise dans Ontario, si l'on veut que le Canada reste un.

Au demeurant, la question se résume à savoir comment l'élément canadien-français d'Ontario, au chiffre de 180,000 sur une population totale de 2,230,000 habitants, peut acquérir un prestige égal à celui de l'élément anglo-saxon. Ce ne sera pas l'œuvre d'un jour. Mais ce résultat émergera nécessairement de l'union pratique des Canadiens-français dans la défense de leurs intérêts, et de leur application harmonieuse à conquérir l'influence économique qui leur fait défaut. Prolifiques comme ils sont, grâce à la pureté de leurs mœurs, ils continueront à augmenter en nombre plus rapidement que leurs compatriotes de langue anglaise. Mais la grande victoire qu'il faut remporter petit à petit est celle de l'obtention d'une éducation franchement d'accord avec leur langue, leur foi, leurs traditions; et la grosse lutte qu'il faut livrer est celle de l'acquisition d'une influence économique capable d'imposer le respect.

Voilà le nerf de la guerre: la puissance financière. On n'obtient pas justice parce que la justice est un droit, mais parce qu'on est en

mesure de faire respecter ce droit. L'argent mène le monde. Pour frapper un homme à la place sensible, il faut toucher à sa bourse. Quiconque a la richesse peut se passer d'esprit et être quand même l'objet d'une vénération excessive. C'est triste, dira-t-on; admis, mais c'est cela.

Tant que les Canadiens-français d'Ontario n'auront pas une part quelconque du capital de \$400,000,000, que représentent les 8,000 manufactures de la province; tant qu'ils n'accapareront pas leur part d'une production minière annuelle de \$25,000,000; tant que le marché financier leur sera pratiquement fermé, ils ne recueilleront que la reconnaissance partielle de leurs droits. Leur sort n'est pas dans la main de la majorité de la population, mais dans leur propre main. A eux de le comprendre. On ne fera pas droit à leurs revendications pour le plaisir de la chose, mais parce qu'on les sentira de force à exiger, bien que pacifiquement, justice!

Reste donc à s'unir sur le terrain industriel comme sur le terrain national. Sans cela, impossible d'aboutir à un résultat stable. Que ceux qui ont des capitaux sachent s'associer pour les faire fructifier. En même temps, ils donneront la préférence, dans l'éventualité d'un achat à faire ou d'une entreprise à accorder, à quelqu'un des leurs. Que ceux qui appartiennent à la classe ouvrière sachent verser leurs épargnes dans des institutions capables de les faire servir à l'avantage de la cause nationale. Le secret d'un accroissement de force et de prestige ne réside pas ailleurs.

S'aider les uns et les autres, tel doit être le mot d'ordre des Canadiens-français d'Ontario!

CHARLES LECLERC.

L'Indécision.

L'indécision est la grande plaie de toutes les entreprises.

Il faut espérer qu'elle ne trouvera pas asile au Congrès d'Education des Canadiens-français d'Ontario. Elle aurait vite fait d'en compromettre le succès.

Les hommes indécis sont légion. Leur indécision les suit partout. Et ces hommes-là, doués parfois des meilleurs sentiments, accomplissent une œuvre funeste. Pris d'une certaine crainte mal définie, crainte qu'ils confondent avec la prudence, ils redoutent les gestes énergiques et mettent entrave aux mouvements les mieux inspirés. Est-ce chez eux défaut de volonté, absence d'énergie ou impuissance à saisir le côté vrai d'une situation? Il y a probablement un peu de tout cela. Parfois même, l'état physique d'un individu est pour beaucoup dans cette sorte de maladie mentale, qui paralyse toute initiative. L'homme vraiment sain d'esprit est celui qui possède assez d'intelligence pour percevoir sur toutes ses faces une question à l'étude, assez de jugement pour peser l'importance relative des détails qui s'y greffent, assez de volonté pour s'arrêter à une détermination logique sans se tourmenter outre mesure des "si" des "qu'en dira-t-on," etc.

Dans une certaine mesure, Virgile a eu raison de dire que la fortune favorise les audacieux. Une chose certaine c'est qu'elle sourit très souvent aux esprits positifs et entreprenant, tandis qu'elle se montre rébarbative aux irrésolus.

Craindre toujours l'insuccès, redouter sans cesse de froisser celui-ci ou celui-là, mettre incessamment en doute l'esprit de justice des autres, c'est ne jamais arriver à rien qui vaille. Les timides sont les marchepieds des esprits robustes.